

Les estampilles du destin

Ibrahima Madougou Moubarack

Les estampilles du destin

Roman suivi de poèmes

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2017
ISBN : 978-2-312-05332-5

Avant-propos

Partout où l'on se trouve dans ce monde, chaque être humain qu'il soit homme, femme, enfant, vieux aspire à la santé. Elle est une vertu universelle, en ce sens qu'elle est primordiale pour le bien-être de chacun. Sa présence nous rassure, nous apaise, donne sens à la vie. Rien ne peut se faire sans celle-ci. La santé est indispensable à la vie, à telle enseigne que sa définition peut être abordée sous plusieurs angles, mais l'on s'appesantira sur celle donnée par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) : « un état de bien-être complet, comprenant l'état physique, mental, social, environnemental... ». C'est dans cette même lancée que le Jeune IBRAHIMA MADOUGOU Moubarak s'inscrit en écrivant cette œuvre.

Ayant été victime d'une maladie hématologique, la leucémie : une insuffisance de globules blancs, censés défendre l'organisme. Il fut transféré de Kollo à l'hôpital National de Niamey sous le contrôle de Dr ABDOU Badé, le seul hématologue du Niger. Mais son état gravissime, nécessitait une évacuation vers des hôpitaux plus spécialisés dans les soins des maladies complexes. Il eut la baraka du

conseil des médecins. Moubarak fut alors évacué au Royaume du Maroc dans la clinique Tour Hassan de Rabat, où il guérit après tant de souffrance. Et pourtant, il décrocha brillamment ses diplômes, avec l'aide bienveillante d'une mère enseignante et d'un père Forestier, faisant souvent des passages éclairs car n'ayant pas fait un cycle normal.

Son œuvre est structurée en trois chapitres. Il retrace d'abord une période où tout allait bien, ensuite survient la maladie, et enfin la guérison où tout était rentré dans l'ordre derechef.

Au passage, le jeune écrivain fait l'éloge de l'université de Tahoua, qui le forme afin de servir un jour le Niger, et l'humanité en général. Le roman autobiographique du jeune Moubarak, est une œuvre très pathétique, dans laquelle l'auteur donne la preuve que la maladie ne tue point.

Dedicaces

Je dédie cet ouvrage à :

mes parents

Dr Badé

la famille Jazy Souleymane

la famille Garara

l'Etat du Niger

et au Royaume de Maroc

Remerciements

Mes remerciements vont sensiblement à l'endroit de **l'Association la Plume au Service de la Société du Niger (P S S)**, qui n'a ménagé aucun effort pour m'assister dans la finition de cette œuvre.

Chapitre I :

A la fleur de l'âge

J'étais enfant, quel âge avais-je ? A peine 7 ans, je jouais souvent près dans notre maison. J'avais peu d'amis, car je me bagarrais souvent avec eux, et je les mordais, ils se méfiaient donc de moi. Mon père était un agent des eaux et forêts et ma mère une enseignante. Je venais toujours écouter les cours de maison qu'elle organisait, écouter sa voix qui expliquait les leçons. Cela me plaisait beaucoup, je venais donc m'asseoir près d'eux, je les écoutais avec attention. Elle ne frappait pas ses élèves, elle les conseillait seulement de faire telle ou telle chose. Notre maison est à Niamey, (Niger) au quartier koira kano.

En effet Niamey est la capitale du Niger, l'une de ses huit régions. Les sept autres sont : Dosso, Tillabéry, Maradi, Tahoua, Diffa et Zinder. Le Niger est situé dans la zone ouest sahélienne avec un climat tropical chaud. Il a en pays limitrophes : le Bénin, le Mali, l'Algérie, la Libye, le Nigéria, le Tchad et le Burkina Faso.

La particularité du quartier koirá kano de Niamey était son calme et sa propreté. Cela m'avait beaucoup impressionné. J'aimais sa sobriété. Je me rappelais de notre maison qui était composée de mini villas, et mes parents avaient loué l'une d'entre elles. Il y avait cinq mini villas avec terrasse et véranda, toutes alignées horizontalement. La cour de la maison était un peu grande, la maison était en dur, en matériaux définitifs. En ce temps, j'avais ma petite sœur Leila, qui ne cessait de me provoquer et je me rappelle que maman me disait toujours « laisse la, c'est ta petite sœur ».

Puis, je laissais. Leila avait quatre ans en ce temps-là. Papa pour nous calmer, nous achetait des bonbons et tout rentrait dans l'ordre. Maman, du nom de Fati JAZY, était d'un caractère indulgent, calme et impartial. Quelle que soit l'erreur que je commettais, elle ne me frappait pas. Elle avait toujours un visage rayonnant, clair. Sa voix est mélodieuse, mystique et paisible lorsqu'elle parle. Elle était d'une famille noble, originaire de Tahoua. Je me rappelle qu'elle me racontait son enfance à Tahoua, qu'elle avait vécue auprès de son grand père nommé YAHAYA Bizo.

Elle disait qu'il lui faisait tout, et qu'il s'était même présenté au trône de Tahoua qu'il avait perdu. Elle me parlait également de son père JAZY Souleymane qui était enseignant. Faut-il préciser qu'elle me disait, chaque fois que mon visage ressemblait à celui de son père, surtout le nez. Elle me

disait qu'il aimait beaucoup les enfants, qu'il prenait beaucoup soin d'eux avant qu'il ne décède, lorsqu'elle était en classe de 3ème. Elle disait également qu'il aimait beaucoup écrire.

Papa, certes est simple mais je craignais son autorité, peut-être parce qu'il est un porteur de tenu. Mais, dans tous les cas je le trouvais spécial, car chaque fois que je lui demandais quelque chose, il ne me le refusait pas, sauf quand il n'en avait pas, et, à chaque fois s'il partait en mission il me ramenait des jouets, des bonbons. Je les gâtais, mais cela ne l'empêchait pas de m'acheter d'autres.

Il m'amenait souvent au musée national ; où, on y trouve des crocodiles, des singes, des hippopotames, des lions, des hyènes des serpents, des oiseaux, et même des squelettes de dinosaures qui datent de très longtemps. J'ai tout gardé, gravé en moi. Mon papa, est originaire de Dogondoutchi, il est de l'ethnie Maouri, il est du village historique de la résistance à la pénétration coloniale, plus précisément celui de Saraounia Mangou : Lougou.

Mon grand-père paternel avait les cicatrices des Maouris. Il vivait dans une maison au quartier kaley sud à Niamey. C'était une grande maison. On y partait souvent avec Maman Mon grand-père paternel, était presque toujours à la maison car il était à la retraite en ce moment-là.

La porte de la maison était façonnée bien sûr en fer, de couleur rouge, l'entrée à droite était marquée par une chambre, celle de mes oncles, en allant un peu